



Robert Wayne Andrew Slenes, **Na senzala uma flor: Esperanças e Recordações da Família Escrava (Brasil Sudeste, Século XIX)**, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999.

por Elsa Capron

Dans *Na senzala, uma flor: esperanças e recordações na formação da família escrava, Brasil sudeste, século XIX*, R. W. Slenes met en cause la thèse du caractère pathologique de la famille esclave américaine, voire de son inexistence. Il s'attache, dans un premier temps, à soutenir son hypothèse par l'étude de la localité de Campinas : la famille esclave existe bel et bien dans les plantations. Toutefois son projet dépasse cette mise au point, au demeurant nécessaire, car préalable à de nouvelles approches des réalités concrètes vécues par les esclaves. Slenes s'inscrit dans la mouvance d'une micro-histoire ou intra-histoire s'intéressant aux vaincus en puisant dans l'héritage de Thompson dont il nous rappelle le " marxisme hétérodoxe dont l'objectif est de chercher les 'structures' à l'intérieur des processus sociaux eux-mêmes, en particulier à l'intérieur des luttes 'minuscules' " (p. 200). Il entend ainsi participer à la déconstruction du mythe de l'esclave passif, acculturé et dépossédé de projets de vie propres. Le premier chapitre procède d'abord à un examen critique des visions de la famille esclave véhiculées par l'historiographie classique jusqu'au milieu des années 1970. Selon l'auteur toutes les études sauf celle d'Herskovits (1958), en invoquant une explication " culturelle " ou " sociologique ", posent les esclaves comme des êtres sans passé et incapables de penser leur futur, victimes de déstructurations en particulier sur le plan familial. Autour des années 1975, le contexte politique et scientifique tend à réhabiliter l'héritage culturel africain et la capacité de résistance des noirs esclaves.

Dans ce cadre, les ouvrages de Genovese (1975), Gutman (1976) et Mintz et Price (1976) concernant l'esclavage en général et la famille esclave en particulier marquent un tournant.

La seconde partie du chapitre dresse un bilan des recherches ultérieures sur l'esclavage au Brésil. Slenes ne partage pas l'interprétation qu'elles font du rôle de la famille esclave à l'intérieur de la société esclavagiste, par exemple lorsqu'elles lui attribuent le maintien de la paix sociale ou la déstructuration de la communauté esclave de la plantation. C'est à ses yeux une position par trop univoque. L'auteur souligne au contraire son caractère " ambigu " (on préférerait peut-être " ambivalent ") car participant à la fois de la politique de contrôle social recherchée par les maîtres et de la sape du système opérée par les esclaves. L'auteur déplore au passage l'absence de travaux généraux qui, se fondant sur une " documentation qualitative dense " et portant sur une longue période, pourraient infirmer ou confirmer l'existence significative et stable de groupes familiaux esclaves. Il entend, par Recension de quelques ouvrages récents sur le thème 221 une étude de cas sur presque un siècle, contribuer à l'élaboration d'un cadre explicatif paradigmatique pour les régions de plantation du Sud-Est brésilien. Le deuxième chapitre consacré à Campinas met en évidence la concentration croissante de la main d'oeuvre esclave dans des unités de production moyennes (de 10 à 50 esclaves) ou grandes (plus de 50 esclaves), puis l'accroissement du déséquilibre sexuel en faveur des hommes esclaves, enfin la forte prédominance des origines africaines. L'analyse de divers paramètres (taux de nuptialité, durée moyenne des unions esclaves et de leur espérance de survie, taux de naissances légitimes, durée de permanence des parents auprès des enfants) fait apparaître, outre l'existence de structures familiales persistantes, celle des stratégies mises en oeuvre par les esclaves: tendance à l'endogamie des différents groupes, recherche par les africaines de conjoints âgés, pratiques malthusiennes. Malgré des diversités locales ou régionales (Rio de Janeiro ou São Paulo) liées aux politiques spécifiques des propriétaires, malgré une précarité

inhérente au statut d'esclave et une évolution temporelle indéniable, une constante, assez inattendue, se dégage: plus les unités de production sont grandes et destinées à l'agriculture d'exportation, plus les esclaves réussissent à créer des foyers stables (les femmes s'y marient davantage, les unions sont plus longues, les séparations d'avec les parents moins fréquentes). Par conséquent, si les institutions familiales esclaves furent nécessairement bridées, les maîtres ne purent cependant jamais les briser totalement. Or, c'est par elles que s'effectuent la transmission et la recréation de l'héritage culturel, dans ce cas précis, africain.

C'est le sujet des chapitres 3 et 4. Les témoignages des contemporains renseignant davantage sur l'idéologie de leur auteur que sur leur objet - la famille esclave -, leur utilisation doit donc faire appel aux études africanistes pour être pertinente. Celles-ci montrent qu'au-delà de modalités concrètes hétérogènes, toutes les sociétés de l'aire bantoue - origine prédominante des esclaves brésiliens - se structurent autour de la famille lignagère, concept essentiel pour une appréhension " depuis l'intérieur " des significations de la famille pour les esclaves. Selon Slenes, la fondation d'un foyer impliquait de pouvoir s'inscrire dans le prolongement matériel (architecture du logis, organisation de l'espace, investissement intérieur-extérieur, entretien d'un feu permanent et de fumée dans la pièce, division des tâches entre les divers membres de la famille, préparation des repas) et symbolique (maintien de tabous alimentaires, conservation du feu assurant le lien avec les ancêtres, passage " réussi " dans l'au-delà, protection des esprits pour les individus et la communauté) des patrons culturels africains.

La création d'une famille, nucléaire ou étendue, relève à l'évidence des stratégies d'adaptation et de survie des esclaves. Elle favorise leur mise en Recension de quelques ouvrages récents sur le thème 222 oeuvre, par exemple en facilitant l'accès au lopin de terre, source de revenus mobilisables pour l'affranchissement des membres, en éloignant physiquement la famille du reste de la communauté et des dominants. Ces avantages matériels, affectifs et spirituels liés à la famille sont des enjeux autour desquels les esclaves livrèrent une bataille ininterrompue en vue de la construction d'une identité propre et collective, à la fois condition et finalité d'un combat que Slenes n'hésite pas à qualifier de " lutte des classes " entre maîtres et esclaves.

Traquant l'ethnocentrisme, soumettant à un examen rigoureux les sources croisées, contextualisées et décodées, Slenes entend dénoncer les stéréotypes coriaces - parmi lesquels celui de la réification des esclaves de plantations n'est pas le moindre - et soutenir des positions non pas inédites mais minoritaires. Ainsi, il resitue et restitue l'autonomie des esclaves : si, évidemment, le statut d'esclave la limite, la capacité de discuter, repousser et effriter ces limites est la preuve même de l'existence active de celle-ci. Tout en focalisant son attention sur la famille, Robert W. Slenes affirme que les esclaves furent des acteurs à part entière, agents de leur propre histoire dans la société esclavagiste brésilienne du XIXe siècle.

Elsa Capron - Université Paul Valéry, Montpellier

* Publicado em Cahiers du Brésil Contemporain, 2003, n° 53/54, p. 213-248.